

Elle appela Parisis de cette voix si douce et si pénétrante qu'il aimait tant.

Peut-être son cœur tressaillit-il encore, mais il ne remua pas les lèvres pour répondre.

Et qu'eût-il dit, d'ailleurs, sinon ce mot de la légende :

L'AMOUR DES PARISIS DONNE LA MORT,

L'AMOUR DONNE LA MORT AUX PARISIS.

FIN

## POST-FACE

1<sup>er</sup> juillet 1870.

Ceci est le tome XII et dernier de la série d'histoires parisiennes qui ont pour titres : *les Grandes Dames*, — *les Parisiennes*, — *les Courtisanes du monde*.

Ce douzième volume porte en sous-titre : *Comment finissent les passions*. On voit qu'elles finissent mal ; mais La Rochefoucauld oserait dire que tout finit mal ici bas, même l'homme de bien, même la femme de vertu. La vie est une épreuve terrible. Dieu y a mis les roses, les chansons et les sourires ; mais il a imposé à l'homme et à la femme l'esprit du mal, condamnant l'humanité à n'arriver à lui qu'après avoir toujours combattu.

Les passions finissent mal, mais elles finissent aussi par le repentir : le repentir visible ou caché. Elles finissent toutes par les larmes et la désespérance. Quand vous reconnaissez une pauvre âme en peine, qui s'est détachée de tout pour l'amour, ne vous indignez pas si elle porte à jamais la vengeance humaine ou divine. L'amour est toujours le fruit défendu qui déchire les lèvres.

Voyez passer une à une toutes les figures amoureuses de l'antiquité, du moyen âge, de la renaissance et d'aujourd'hui : Ne traînent-elles pas avec elles le cortège des misères humaines : le crime, la honte, la ruine, le désespoir, la mort ?

\*  
\*\*

On m'a accusé de prêcher l'expansion et de peindre les pécheresses avec un sentiment trop sympathique. J'ai montré la médaille et le revers : Plus la médaille est belle, plus le revers est horrible. Les passions commencent dans le rayonnement et finissent dans les ténèbres. Pas une des héroïnes de ce livre qui ne soit frappée en plein cœur. Je ne parle ni de Geneviève ni de Colombe, la vertu dans l'amour. Quelques-unes gardent plus longtemps le sourire des fêtes et font encore bonne figure, mais elles ne perdront rien pour attendre. Le Jugement Dernier viendra pour elles, non pas au jour de la mort, mais au dernier jour de la jeunesse.

\*  
\*\*

Je te remercie, ami lecteur — lectrice ennemie — de m'avoir suivi dans mes pérégrinations à travers les mœurs contemporaines. Douze volumes ! douze stations ! douze *mea culpa* \* !

La critique m'a reproché d'avoir peint trop de

\* Je remercie aussi la critique française et étrangère : mon ami Roqueplan, que la mort nous a pris dans sa jeunesse remontante, Paul de Saint-Victor, cette voix d'or, Theophile Gautier, cette plume qui peint, Henry de Pène qui, à Paris, à Bruxelles, à Petersbourg, a présenté mes héroïnes dans le meilleur monde. Et tant d'autres d'excellents esprits — et tant d'amis inconnus qui ont enrichi mes autographes, et tant d'ennemis opiniâtres qui ont travaillé à mon succès.

figures. Si je n'avais conté que les passions de Paris et des vraies femmes qui l'ont aimé, le lecteur ne se fut pas si souvent impatienté de voir l'action primitive coupée à chaque page par des chapitres épisodiques. Mais j'avais l'ambition de représenter tout un monde dans cette comédie parisienne à cent et un personnages, sans compter les comparses.

Mon livre n'est pas un roman. C'est l'histoire intime de tout un monde qui a trop couru les aventures périlleuses de la passion et du luxe.

Qui donc a créé ce monde nouveau ? C'est l'argent, ce dominateur terrible ; c'est le drame et le roman de Dumas, de Musset, de Balzac, de Sue et de Sand. On a lâché la bride à toutes les imaginations, on a joué les airs variés du scepticisme devant Dieu, devant le mariage, devant la vertu. Et toutes les âmes romanesques se sont précipitées dans les aventures les plus inouïes. Ça été le sauve-qui-peut du Devoir. Il n'est resté à la maison, dans les régions mondaines, parmi les grandes dames à la mode, que la mère de famille qui veillait sur un berceau. On eût dit une épidémie. Mais cette crise sociale a passé vite ; aujourd'hui déjà, la femme relève son front parce que l'esprit divin de la vertu l'a reconquise.

C'est donc cette période d'affollées que j'ai voulu peindre, sans m'indigner comme Juvenal, sans vouloir amuser les libertins comme Crébillon le Gai. C'est encore être historien que d'étudier les mœurs intimes d'une nation. Le philosophe et le moraliste retrouvent l'esprit humain dans la vie privée aussi bien que dans la vie publique. Peindre la femme en ses métamorphoses, en ses aspirations, en ses chutes, en ses repentirs, c'est un tableau qui a tenté tous les maîtres. Comme le théâtre le roman est l'école des mœurs.

\*  
\*\*

Après la Grande Dame, la Parisienne ; après la Parisienne, la Courtisane du Monde.

La courtisane du monde ! c'est une coquette qui a

découpé à jour son éventail et mal noué sa ceinture. Elle voit comment on travaille dans le demi-monde et au-dessous. Elle se donne, elle se vend, elle se multiplie. Elle est dans toutes les avenues du pouvoir. C'est elle qui a dit ce beau mot : « L'amour, c'est l'argent des autres. »

Elle reste dans le monde; il lui arrive bien, çà et là, de faire une excursion sur le sable mouvant du demi-monde, soit par le train express d'un enlèvement, soit par le train mixte de la séparation de corps. Mais elle revient bientôt dans son pays natal, avec la nostalgie de la considération.

La courtisane du monde veut tout avoir : la considération et le plaisir. Elle veut faire la part de Dieu et la part du diable. Elle veut courir les bonnes œuvres et jeter son bonnet par-dessus les moulins.

On la voit partout : à la messe, à la cour, à l'ambassade, au bal de l'Opéra, aux amusements de Bade, aux chassé-croisés de Trouville, aux cabinets très particuliers du Café Anglais et du Moulin-Rouge.

Mais quoi qu'elle fasse, elle porte toujours l'armure de la vertu, croyant tromper son monde, mais sachant bien que l'armure est en carton.

La société étrangère a jeté dans le monde beaucoup de femmes qui n'étaient pas du monde; mais une fois qu'elles y ont pris pied, elles s'y tiennent. A qui n'est-il pas arrivé de rencontrer une de ces femmes que l'œil parisien, qui vaut bien l'œil américain, juge du premier regard? — Pourquoi sont-elles là? — On regarde les voisines et on se dit : — Pourquoi n'y seraient-elles pas?

Et quand on voit dans un salon cette galerie de belles femmes toutes enuagées de gaze comme si elles tombaient ailes déployées du pays des anges, on s'imagine volontiers qu'elles n'ont pas traversé le péché originel. On leur donnerait le bon Dieu sans confession. (Mais si quelques-unes se confessaient!) Combien qui cachent dans les plis de leur robe l'histoire de leur roman. Il en est bien peu, dans l'escadron volant, qui n'aient eu leur quart d'heure de folie, sans parler de celles qui vivent ouvertement dans le péché et du

péché. Certes, la vertu est encore de ce monde, elle berce ses enfants et joue du piano; elle va faire un tour à la cuisine après avoir fait un tour au bois; elle répand un parfum familial dans toute la maison, mais plus d'une avoue qu'elle s'ennuie, parce que la femme est née pour être chassée du Paradis et pour reconquérir le ciel, parce que Dieu seul tient le pardon dans ses mains, parce que sa miséricorde est une source vive. La miséricorde des hommes n'a qu'une larme; il n'y a pas de quoi laver un péché mortel.

Toutes les pécheresses passent peu à peu des joies violentes de l'amour aux joies mélancoliques du repentir. Pas une fille perdue qui ne s'attache à l'homme qui, par un pieux mensonge, lui prouve qu'il croit en elle et qu'elle se retrouvera dans la vertu. La pécheresse commence à se repentir dans l'amour des hommes, même quand elle ne finit point par l'amour de Dieu.

Je ne prêche pas comme le Père Hyacinthe, mais je prêche aussi. Le roman est un miroir que le philosophe promène le long du chemin. Faut-il insister beaucoup pour prouver que toute femme qui s'est reconnue dans son miroir, ou que toute femme qui y a reconnu une de ses amies, s'est rejetée avec effroi vers les horizons radieux de la famille.

Voyez toutes ces ombres conduites par l'archange au glaive flamboyant, chassées par le vent de la mort vers l'horizon de la vie nouvelle, comme ces sombres nuées qui vont se teindre bientôt des couleurs de l'aurore.

Ces ombres fuyantes, ce sont les pécheresses, celles-là qui ont été vaincues par le mal d'aimer. C'est le jour du Jugement Dernier.

Dieu est assis sur son trône d'azur dans le cercle rayonnant des prophètes, des évangélistes, des saints et des saintes.

Tous les péchés capitaux passent devant lui. Dieu

est sévère à l'Orgueil, à l'Envie, à la Colère, à la Gourmandise, à l'Avarice,

Surtout à l'Avarice.

Dieu a-t-il dit à ses juges : « Soyez indulgents à la Paresse et faites miséricorde à la Luxure \* ? »

Voyez-vous venir devant la justice divine ces âmes en peine dans la pâleur du repentir avec le doux reflet de l'amour évanoui « comme des colombes appelées par le désir, avec des ailes ouvertes et immobiles, volent dans leurs doux nids à travers l'azur. »

Toutes elles diront comme Francesca de Rimini : « L'amour qui se prend si vite aux nobles cœurs, l'amour qui ne fait grâce d'aimer à nul être aimé, m'enivra si doucement du bonheur de mon amant, qu'il nous a conduits dans le même abîme. »

Ce que dit Francesca de Rimini, elles le diront toutes, et Violette, et madame d'Entraygues, et madame de Campagnac, et la marquise de Fontaneilles, et la Femme de Neige, et madame de Revilly, et madame d'Argicourt, et la chanoinesse rousse, et Bérangère, et la duchesse de Montefalcone, et Jenny Mac Laën, pareillement toute la cohorte des filles perdues : mademoiselle Phryné, Rebecca, la Charmeuse, Fleur de Pêche et les autres.

Et toutes les ombres des pécheresses seront pardonnées parce qu'un rayon d'amour passe sur elles, parce qu'une larme de Madeleine, une de ces larmes sanctifiées qui ont baigné les blessures du Christ, tombe sur la main de Dieu.

\* Le Dante est rude aux pécheresses, il s'attendrit sur elles, mais il les loge bien mal dans son *Enfer*.

Dans le cinquième chant, Dante descend du premier cercle dans le second « cercle qui renferme plus de douleur et a moins d'espace. » Des sanglots déchirent son cœur. Il arrive « dans un lieu muet de toute lumière, » qui mugit dans la tempête. L'inférieur ouragan entraîne les esprits dans son tourbillon ; il les fustige il les roule, il les entrechoque. Lorsqu'ils sont au bord du précipice, ils se rappellent leurs chutes, ils crient, ils sanglotent, ils blasphèment. Là sont les pécheurs charnels « qui mettent la raison au dessous du désir. »

*Ce dernier volume était imprimé quand éclata l'horrible guerre du Rhin, avec le bruit de la trompette du Jugement Dernier.*

*C'était un monde qui finissait.*

*Tous se sont levés comme si tous comprenaient que ce fût l'idée humaine qui fût l'enjeu.*

*Les personnages de mon livre — des héros de roman, — sont devenus des héros de la bataille ; — des héros anonymes, tant ils s'étaient effacés parmi les simples soldats.*

*Oui, ceux-là qu'on accusait d'avoir abdiqué tout sentiment chevaleresque, ont été les premiers en ligne, Harken, Villeroy, Monjoyeux et les autres.*

*Monjoyeux seul est revenu.*

*Tous ont fait vaillamment le sacrifice de leurs jours dorés.*

*Et ces femmes tant accusées, les grandes dames, les pécheresses, les repenties, elles ont été les premières parmi les sœurs de charité, donnant leurs bijoux quand elles savaient que leur fortune était déjà tombée dans l'abîme profond d'une révolution imprévue par elles.*

*Violette a été l'ange visible des blessés, de plus en plus purifiée par la Douleur, par la Prière, par le Sacrifice.*

*Et maintenant CI-GIT un monde qui aura une page unique dans l'histoire.*

## TABLE DU TOME QUATRIÈME

### LIVRE I

#### LE CHATEAU DE PARISIS

I <i>Le Revenant</i> .....	3
II <i>Le miracle du cœur</i> .....	8
III <i>Le phaéton et la victoria</i> .....	12
IV <i>La robe de la mariée</i> .....	22
V <i>Mademoiselle Chonchon</i> .....	31
V <i>La symphonie</i> .....	41
VI <i>Vierge et Martyre</i> .....	47